

***Sweeney Todd : the Demon Barber of Fleet Street* de Tim Burton, *Tout est parfait, Truffe, Atonement, La visite de la fanfare, There Will Be Blood, Borderline, Juno*
Tout est parfait d'Yves-Christian Fournier**

Philippe Gajan

Number 136, March–April 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25316ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gajan, P. (2008). Review of [*Sweeney Todd : the Demon Barber of Fleet Street* de Tim Burton, *Tout est parfait, Truffe, Atonement, La visite de la fanfare, There Will Be Blood, Borderline, Juno* / *Tout est parfait* d'Yves-Christian Fournier]. *24 images*, (136), 55–64.

Au pays de la douleur

par Philippe Gajan


Le premier long métrage de Yves-Christian Fournier, scénarisé par Guillaume Vigneault, est une belle surprise en ce début 2008. Sur un sujet aussi important et délicat que le suicide des adolescents, *Tout est parfait*, titre douloureux s'il en est au regard de ce sujet et de son traitement, avait tout pour se casser la gueule. À commencer par sa prémisse, l'histoire d'un survivant : ils étaient cinq copains, quatre se sont suicidés, reste Josh. L'histoire d'un pacte ? Une plaisanterie qui aurait mal tourné ?

Mais voilà, le jeune cinéaste ne se trompe pas de maîtres (Gus Van Sant, Larry Clark ou pourquoï pas la Sofia Coppola de *The Virgin Suicides*), les cite avec assurance tout en adoptant déjà une écriture personnelle et assurée.

Tout est parfait est un film résolument réaliste qui balaye du revers de la main autant l'anecdotique que le pensum socio-ou psycho-logique. Un film ambitieux au point de constamment refuser de se résoudre en une enquête sur un suicide collectif. Le cinéaste considère manifestement que le véritable sujet de son film va bien au-delà de l'événement, aussi impressionnant soit-il, et consiste en l'exposition d'un univers, ou plutôt de plusieurs univers.

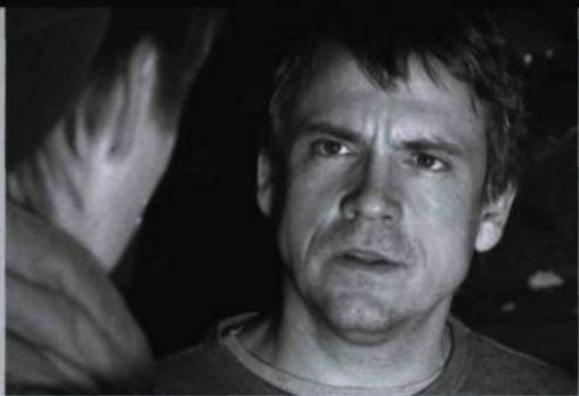
Il y a celui d'avant l'événement, celui de Josh, celui de l'adolescence de cinq amis et de leur errance, de leurs amours, de leurs trahisons, de leurs aspirations, de leur rapport au monde, aux « skateparks » ou aux « partys » dans une banlieue industrielle dont l'anonymat est ici remarquablement bien rendu. Cet univers est introduit de manière très intelligente par les souvenirs du jeune homme qui semblent émaner des lieux parcourus tels des fantômes en lieu et place des traditionnels flash-back. Il y a, bien sûr, ce même univers qui a basculé, profondément bouleversé par l'événement, un monde démuné, dominé par l'impossibilité de comprendre et le sentiment d'impuissance. Et enfin, peut-être, la possibilité d'un « après ».

On pourra regretter les choix musicaux et les effets sonores souvent plus qu'approxi-

matifs ou encore une finale au ralenti franchement décalée et inutile. Mais *Tout est parfait* est un film pudique, sobre et jamais complaisant. Un ton juste, des dialogues qui font souvent mouche, une caméra aussi précise qu'inventive et une distribution étonnante, le jeune Maxime Dumontier (*Gaz bar blues*) et Normand D'Amour en tête... Une bonne nouvelle dans le paysage cinématographique québécois. 

Québec, 2007. Ré. : Yves-Christian Fournier. Scé. : Guillaume Vigneault. Ph. : Sara Mishara. Int. : Maxime Dumontier, Chloé Bourgeois, Maxime Bessette, Jean-Noël Raymond-Jetté, Niels Schneider, Sébastien Bergeron Carranza, Normand D'Amour, Anie Pascale. Dir. art. : David Pelletier. Mont. : Yvann Thibaudeau. Son : Michel Lecoufle, Olivier Calvert, Stéphane Bergeron. Mus. : Patrick Lavoie. Prod. : Nicole Robert pour Go Films. 117 minutes. Couleur. Dist. : Alliance Vivafilm.

Tout est parfait est le film d'ouverture des Rendez-vous du cinéma québécois et a été sélectionné à Berlin.



12^E ÉDITION
FESTIVAL DE COURTS MÉTRAGES UNIVERSITAIRES
 PORTE PAROLE & PRÉSIDENT DU JURY
 YVES CHRISTIAN FOURNIER

PROJET
 2008

3 MARS
 ROUYN-NORANDA, CABARET DE LA DERNIÈRE CHANCE, 19 :00

7 MARS,
 RIMOUSKI, CENTRE PARALOËIL, 19 :00

10 MARS
 MATANE, CINÉ-MALICE (SALLE LUCIEN-BELLEMARE), 19 :00

15 MARS
 QUÉBEC, MUSÉE DE LA CIVILISATION, 19 :30

12 MARS
 VICTORIAVILLE, GRAND AUDITORIUM DU CEGEP DE VICTORIAVILLE, 10 :00

17 MARS
 SHERBROOKE, CENTRE CULTUREL DE L'UNIVERSITÉ, 19 :00

18 MARS
 RIVIÈRE-DU-LOUP, CINÉ-CLUB CINÉDIT (MAISON DE LA CULTURE), 19 :00

27 MARS
 STE-HYACINTHE, BAR LE ZARICOT, 19 :00

28 MARS
 DRUMMONDVILLE, CAFÉ CLOVIS, 19 :00

7 AVRIL
 UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL (CENTRE D'ARTS ET D'ESSAI), 19 :00

MF AVRIL
 MONTRÉAL, CINÉMA EX-CENTRIS (REMISE DES PRIX)

LYCA    

WWW.PROJET-Y.ORG/

À voir **Atonement**, second film du jeune réalisateur britannique Joe Wright (*Pride and Prejudice*), on serait tenté par cette comparaison : ce film ne serait-il pas au cinéma ce que le *truffle*, ce dessert anglais rébarbatif, est à la haute pâtisserie?

Comme un *truffle*, **Atonement**, adapté du roman de 2001 d'Ian McEwan, est en effet une chose indigeste aux multiples couches improbables. En guise de crème anglaise épaisse : l'épopée sentimentale et familiale, dans l'Angleterre des années 1930 et 1940, de la famille Tallis. Briony, 13 ans, en est la benjamine heureuse et imaginative, jusqu'à ce qu'elle surprenne sa grande sœur Cecilia (la rachitique Keira Knightley) dans les bras du fils des domestiques de la famille, Robbie. Horreur. Pour se venger de cet élan qu'elle désapprouve, Briony accusera le jeune homme d'un crime qu'il n'a pas commis, l'envoyant ainsi en prison avant qu'il ne soit enrôlé dans l'armée, ce qui le propulsera, en 1940, sur les côtes de Normandie.

Rongée par les remords, elle est devenue infirmière à Londres avant qu'un dernier segment ne nous la présente, vieillissante, à la veille de la sortie de son dernier roman. L'amour, la guerre, la trahison se mêleront dans ce grand manège sentimental dégoulinant au cours de deux longues heures où la sensibilité se confond bien souvent avec la sensiblerie.

À la place de la génoise ensuite, pensons à ces leçons de morale religieuse bienpensante (le « c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute » de *Gone With the Wind* n'est pas loin) tandis que les fruits confits, eux, prendront la forme d'une mise en scène lourdaude et appuyée et la crème fouettée, d'airs de violons larmoyants et solennels. Le tout s'appliquera alors à faire revivre le souffle poétique des grands mélés d'antan, mais ne parviendra au final qu'à se bour-



souffler lui-même, étouffé par sa propre ambition.

Comme tous les desserts, le *truffle* a ses amateurs. Dans le cas d'**Atonement**, ils sont nombreux : film d'ouverture du dernier festival de Venise, Golden Globe du meilleur film dramatique, le film fait en effet partie des favoris de la course aux prochaines récompenses mondiales. Mais il ne faut pas oublier que le *truffle* est souvent cause d'indigestion. – **Helen Faradji**

Grande-Bretagne, 2007. Ré. : Joe Wright. Scé. : Christopher Hampton, d'après le roman d'Ian McEwan. Ph. : Seamus McGravey. Mont. : Paul Tothill. Mus. : Dario Marianelle. Int. : Saoirse Ronan, James McAvoy, Keira Knightley, Romola Garai, Vanessa Redgrave. 123 min. Couleur. Dist. : Alliance Vivafilm.

Truffe de Kim Nguyen

Cinq ans après l'accueil chaleureux reçu par *Le marais*, Kim Nguyen est de retour avec *Truffe*, récit des aventures improbables d'un couple d'Hochelaga-Maisonneuve alors que le sol de ce quartier populaire devient le premier réservoir mondial de truffes noires. La prémisse est amusante et Nguyen parvient, avec style, à la mettre en place dès les premiers instants de son film. La suite des choses est toutefois plus laborieuse, le cinéaste cherchant un ton entre la franche comédie, la science-fiction et la citation psychotronique. *Truffe* aurait pu, en effet, être une sorte d'hommage décalé à Ed Wood, tant ses monstres de peluche, ses robots et ses humains zombifiés sont une invitation à passer au second degré. Car dans le meilleur des cas, *Truffe* aurait pu être le *Body Snatchers* de l'heure du réchauffement climatique, c'est-à-dire une œuvre décapante à défaut d'être inquiétante, porteuse d'un sous-texte politique au vitriol. Mais le film n'atteint pas ce niveau d'achèvement. Si Kim Nguyen a indéniablement un certain talent pour la mise en images, s'il a l'audace de propo-

ser des œuvres qui détonnent dans la cinématographie québécoise, il lui manque encore la rigueur et le discernement qui lui permettraient de mener à terme un récit efficacement. Car *Truffe* souffre d'un scénario qui, par-delà l'idée de départ, n'est ni suffisamment drôle, ni suffisamment surprenant, ni suffisamment chargé pour soutenir l'intérêt. Dès lors, le metteur en scène expose ses limites, notamment en ce qui concerne la direction d'acteurs, les comédiens laissant la fâcheuse impression de ne pas tous jouer dans le même film. De Kim Nguyen, on attend davantage. – **Marcel Jean**

Québec, 2007. Ré. et scé. : Kim Nguyen. Ph. : Nicolas Bolduc. Int. : Céline Bonnier, Roy Dupuis, Jean-Nicolas Verreault, Michèle Richard, Pierre Lebeau, Danielle Proulx, Jean Lapointe. 74 minutes. Noir et blanc. Dist. : Christal Films.

Sortie prévue : 4 avril 2008



AUTRES FILMS À L'AFFICHE

Les textes sur ces films sont disponibles sur notre site.

Cassandra's Dream
de Woody Allen (n° 135)

SORTIE 29 FÉVRIER

Les témoins
d'André Téchiné (n° 134)

La société du spectacle
de Guy Debord
précédé de *Réfutation de tous les jugements, tant élogieux qu'hostiles, qui ont été jusqu'ici portés sur le film «La société du spectacle»*. (n° 129, p.46-47)

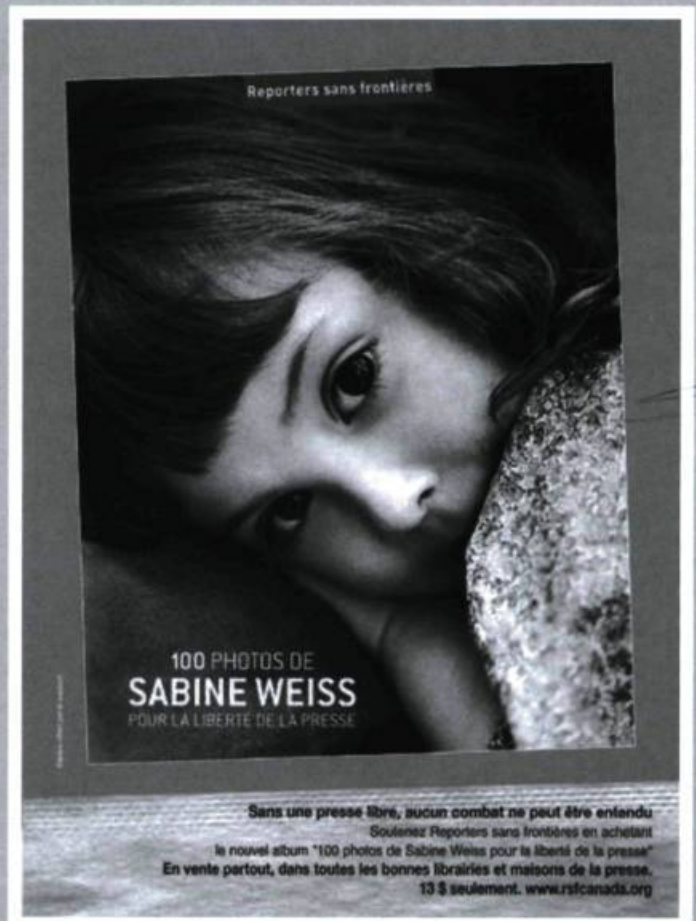
Depuis sa présentation à Cannes, *La visite de la fanfare* remporte des prix partout dans le monde (Louve d'or au dernier Festival du nouveau cinéma de Montréal). C'est dire l'intérêt consensuel de son sujet (le film reste toutefois interdit en Égypte) et le pouvoir de conviction du traitement choisi par le cinéaste pour illustrer son propos. Prenant pour prétexte la tournée en sol israélien d'une fanfare égyptienne qui se trompe de destination et doit trouver ses marques en territoire inconnu, *La visite de la fanfare* est une fable intemporelle sur le rapprochement des «frères ennemis», Arabes et Israéliens. Dans cette ode à la tolérance, nulle volonté de s'aventurer dans les marges sur un terrain ouvertement polémique comme l'ont fait les cinéastes Avi Mograbi dans *Seul contre tous* ou Simone Bitton dans *Mur*, pour ne citer que deux films percutants qui nous sont parvenus de cette partie du monde, ces dernières années. Avec cette première œuvre lumineuse peuplée de figures pittoresques et émaillée de situations humoristiques, Eran Kolirin privilégie plutôt la singularité des personnages et la force de résistance poétique du cinéma face au tragique de l'Histoire. Ample et généreux, son regard s'appuie sur la mémoire affective et la puissance rassembleuse des racines culturelles communes que partagent les peuples de la région. Les anciens mélodrames égyptiens vus des deux côtés de la frontière n'ont-ils pas jadis marqué les esprits et fait vibrer les cœurs à l'unisson? En adoptant le ton de la parabole à la fois grave et légère qui explore les méandres identitaires, *La visite de la fanfare* veut croire aux vertus de l'imaginaire en dessinant par touches sensibles un territoire de tous les possibles où l'infiniment grand (l'horizon d'une paix ardemment rêvée) et l'infiniment petit (le rappel d'une condition humaine universellement partagée) entrent en résonance pour tisser les liens fragiles d'une réconciliation fraternelle au-delà de tous les déterminismes historiques. Pour nourrir cette vision, Eran Kolirin puise avec subtilité aux sources d'un burlesque tendre et décalé sans atteindre cependant la charge subversive des films d'un Elia Suleiman (*Chronique d'une disparition*, *Intervention divine*),



autre adepte des récits minimalistes guetés par l'absurde. Là résident sans doute les limites de *La visite de la fanfare* qui, malgré son humanité irrésistible, sa langueur toute orientale et son sens assuré du cadre, manque d'un supplément d'opacité et de mystère qui viendrait troubler en profondeur l'expérience du spectateur. Comme art de la singularité, le cinéma d'Eran Kolirin mérite

néanmoins toute notre attention pour le lieu de méditation inestimable qu'il parvient à créer patiemment en marge du bruit et de la fureur, tout en ouvrant un espace de dialogue propice à la bienveillance du partage. — Gérard Grugeau

Israël-France, 2007. Ré. et scé. : Eran Kolirin, Ph. : Shai Goldman. Mont. : Arik Lahav Leibovitz. Int. : Sasson Gabai, Ronit Elkabetz, Saleh Bakri, Khalifa Natour. 85 minutes. Couleur. Dist. : Les Films Séville.





Adaptant un roman d'Upton Sinclair, Paul Thomas Anderson se permet d'en remplacer le titre original, *Oil!*, par *There Will Be Blood*, transmutant ainsi le pétrole en sang. Le nouveau titre apparaît comme un avertissement au spectateur, qui attend avec anxiété pendant 158 minutes le moment où jaillira le sang. Mais tout compte fait, on y aperçoit peu de sang. La plus grande quantité – on ne parle ici que d'une flaque – est déversée lors de l'affrontement final. Par contre, on y voit beaucoup de pétrole, ce liquide poisseux qui jaillit des plaies profondes de la terre éventrée. Dépeignant les premiers forages pétro-

L'extraordinaire Daniel Day-Lewis interprète ici un producteur pétrolier indépendant qui mène ses affaires avec une férocité sans nom, ne se pliant qu'au respect des dieux Succès et Profit. Véritable incarnation du self-made-man despotique et paranoïaque que les feuilles économiques aiment célébrer de nos jours, l'homme implante une station de forage dans une communauté protestante pieuse, dirigée par un arriviste, et y impose ses lois. Les conséquences de cette rencontre brutale entre le capitalisme sauvage et la foi sont funestes. Pourtant, il n'y a pas ici de réelles victimes, les deux camps sachant

liés aux États-Unis au tournant du XX^e siècle, cette saga baigne dans un terrifiant climat de violence sociale, économique et politique.

faire preuve d'autant d'ignominie l'un que l'autre pour s'imposer.

L'ombre de quelques grands maîtres du cinéma américain – on pense surtout à Huston – plane sur le style de *There Will Be Blood*. Sous un apparent classicisme se cache une fulgurante maîtrise dans la façon de maintenir le spectateur dans un constant état d'incertitude (l'ambiguïté empêchant de distinguer les frères jumeaux Paul et Élie est à la fois déroutante et remarquable) et, sur le plan de la mise en scène, dans celle de souligner dramatiquement l'étendue des grands espaces auxquels se mesurent les ambitieux. Le cinéma américain s'enrichit ici d'une œuvre puissante et inspirée, qui se veut le portrait impitoyable de l'Amérique telle qu'on la conçoit aujourd'hui. – **Marco de Blois**

É.-U., 2007. Ré. et scé. : Paul Thomas Anderson. Ph. : Robert Elswit. Mont. : Dylan Tichenor. Mus. : Jonny Greenwood. Int. : Daniel Day-Lewis, Paul Dano, Dillon Freasier. 158 min. Couleur. Dist. : Incendo Media.

Qui est Marie-Sissi Labrèche? Une petite fille télévore et devenue insensible aux crises de sa mère folle? Une jeune fille « décadente » qui noie son mal-être dans le sexe et l'alcool? Une jeune femme qui cherche à écrire un premier roman sous les yeux (et les mains) trop attentifs de son directeur de maîtrise? Ou enfin, une auteure au talent brut qui a fait de sa vie une matière première explosive et pulsionnelle?

Un peu de tout ça, probablement. C'est en tout cas le portrait, imparfait et séduisant, que nous invite à voir *Borderline*, premier film de fiction de Lyne Charlebois, tiré des deux premiers romans de Labrèche (*Borderline* et *La brèche*). Car, malgré la présence d'une réalisatrice qui se met complètement au service de son sujet, c'est bel et bien d'autofiction qu'il s'agit, cette nouvelle mode du « moi sur le divan », qui secoue depuis quelques années les arcanes littéraires et qu'accapare aussi tranquillement le cinéma.

Or, qui dit autofiction dit également danger : de complaisance, de nombrilisme, de provocation facile. Et si l'ombre de ces écueils plane sur *Borderline*, et malgré le dernier tiers qui,

lui, n'échappe pas au piège de la redite, le film parvient néanmoins à les éviter avec justesse (et de justesse). Grâce, d'abord, à Isabelle Blais, tantôt mutine, tantôt provocatrice, qui incarne cette Kiki désarçonnée par la vie avec finesse et conviction, pour nous la rendre, à chaque plan, plus attachante, en ne la plongeant jamais dans le misérabilisme. Grâce encore à la réalisation, ludique, inventive et sensible, qui donne au film un ton singulier, se soustrayant avec soin à toute tentation voyeuriste ou sensationnaliste. Grâce enfin à la photo de Steve Asselin qui, pour une fois, parvient à marier avec force l'expressivité de son travail sur la lumière à un naturalisme saisissant.

Mais surtout, ce qui frappe dans *Borderline*, c'est que la réalisatrice réussit, au-delà de l'autopsychanalyse de son inspiratrice, à dresser en filigrane un paysage social, discret mais présent. Un paysage dans lequel une grand-mère malade refuse de mettre les pieds à l'hôpital, une jeune fille saoule erre dans les petits matins blêmes, un univers où la dépendance affective et sexuelle est devenue une maladie banale. On dira sûrement avec raison



de *Borderline* qu'il est un film cru, audacieux, mais aussi personnel et original. Mais ceux qui le qualifieront de vulgaire auront tort. Car ce qui est vulgaire, ce n'est pas de montrer une femme nue portée par une foule ou de l'entendre dire des mots indécents. La vraie vulgarité, c'est plutôt de lever le nez sur ces filles qui portent des jupes trop courtes, et de ne pas voir les marques sur leur bras ou les abîmes de tristesse dans leurs yeux. C'est de les ignorer au lieu de leur sourire. *Borderline* nous rappelle aussi que même si nous ne voulons souvent pas les voir, ces jeunes filles existent. – **Helen Faradji**

Québec, 2008. Ré. : Lyne Charlebois. Scé. : Marie-Sissi Labrèche et Lyne Charlebois d'après les romans de Marie-Sissi Labrèche. Ph. : Steve Asselin. Mont. : Yann Thibaudeau. Mus. : Benoît Jutras. Int. : Isabelle Blais, Jean-Hughes Anglade, Angèle Coudu, Sylvie Drapeau, Laurence Carbonneau, Pierre-Luc Brillant, Marie-Chantal Perron, Antoine Bertrand, Hubert Proulx. 109 min. Couleur. Dist. : TVA Films.



Juno, deuxième long métrage du cinéaste d'origine montréalaise Jason Reitman (qui est aussi, incidemment, le fils du réalisateur et producteur Ivan Reitman), est une réussite aussi étonnante qu'inattendue. S'amorçant comme une banale comédie pour adolescents, le film devient en effet rapidement le portrait sensible d'une adolescente d'origine modeste au cœur d'une Amérique léthargique (l'action se déroule au Minnesota) préservée de l'hys-

terie religieuse et de la paranoïa. Scénarisé par la blogueuse et ex-stripteaseuse Diablo Cody, le film bénéficie de l'extraordinaire présence d'Ellen Page (*Hard Candy*), qui étale ici un talent hors du commun. *Juno* offre ainsi au spectateur le privilège rare et exaltant de voir naître une actrice, car la jeune Canadienne s'impose avec une telle évidence qu'il n'est désormais plus possible de douter de son potentiel. La bonne idée de Jason Reitman, dans ce film, consiste à éviter les démonstrations ostentatoires de style, à ne jamais tenter de faire jeune par le recours à un montage saccadé ou à des angles de caméra biscornus, à ne pas chercher à voler la vedette

aux acteurs. Faire confiance au texte et à ceux qui doivent le dire. Une mise en scène efficace mais transparente. Une véritable leçon de modestie.

Avec doigté, Diablo Cody parvient à éviter les principaux écueils qui menaçaient cette histoire d'adolescente enceinte, soit la sociologie et le militantisme (qu'il soit pro-vie ou pro-choix). *Juno* n'est donc ni un symbole, ni un exemple, ni un symptôme. C'est un personnage, un humain placé dans une situation complexe et qui décide d'y faire face avec les outils dont il dispose (c'est-à-dire autant d'inconscience que de bon sens, mais aussi de l'humour et de la naïveté, de la détermination et de la bonne volonté). Et quand on a des personnages, on a de bonnes chances d'avoir un film plutôt qu'un thèse ou une leçon de morale. Tout le monde, dans cette production modeste (autour de huit millions de dollars), semble l'avoir compris. – **Marcel Jean**

États-Unis, 2007. Ré. : Jason Reitman. Scé. : Diablo Cody. Int. : Ellen Page, Michael Cera, Jennifer Garner, Jason Bateman, Allison Janney, J.K. Simmons, Olivia Thirlby. 96 min. Dist. : Fox Searchlight Pictures.

Soutien à la création 2007-2008

Programmes à venir:

[Documentaire d'auteur à risque]

S'adresse aux documentaristes indépendants - 75% en services.
Date de tombée : 10 mars 2008.

[Exploration HD]

75% de rabais sur les équipements HD •
permettant la réalisation d'un court métrage •
Date de tombée : 7 avril 2008.

[Exploration Surround]

75% de rabais sur le temps d'utilisation du studio de son •
Date de tombée : 7 avril 2008.

[Aide à la création 50%]

Projets en arts médiatiques - 50% en services •
Date de tombée : 7 avril 2008.

[Services]

Postproduction AVID HD/SD •
Studio de son ProTools HD •
Formations sur mesure audio et vidéo •

